Μαυρα ματια

Quand m’étant trop vanté de Grèce, des compagnons ivres me demandent si je suis bien d’ici, je réponds ces paroles ailées :

« Pareil à Ulysse, j’ai beaucoup voyagé, et mon lieu de naissance est perdu, oublié. Apatride d’origine, les gars, c’est vrai, mais je sais par contre où l’on plantera la pancarte plutôt classe : “Ici crève et repose Nicolas Sykas”.

Les conversations cessent alors, David Ajchenbaum accorde ses violons et ensemble, moi au chant, lui aux instruments, nous décrivons. *Παμε !*

Ma sépulture est au soleil car je compte bien m’y reposer, et entamer ma sieste comme des congés, en me rappelant Pagnol découvrant la Treille : *“Alors commencèrent les plus belles vacances de ma vie”*. Je veux que mon mausolée soit un village. Il y aura une fête *“pleine de mandolines, qui jamais ne s’arrêtent où dansent mes cousines, mes amis, mes voisins reviendront de partout, comme si tous nos chemins nous ramenaient chez nous”* … Ça c’est Barzotti et pour les citations, c’est terminé.

Dans le village de ma mort il n’y aura que des choses que j’aime. Un cinéma déglingué, comme j’en ai vu sur les îles, où seule la guérite du caissier a un toit. On regarde les films à la belle étoile, et en cas de pluie, on annule. Du lierre pousse au milieu de l’écran. Il y aura des περιπτερο, ces petits kiosques grecs où l’on achète des clopes, des plans, des bonbons, des chewing-gums, mais surtout des clopes. Le περιπτερο, c’est dix mille affiches publicitaires cousues ensemble, et au milieu, les mains d’un type qui dépassent.

Les commerces et les bars longeront le bord de mer. Le remblai ne sera pas synonyme de calme et de nature sauvage. On y verra au contraire une fête foraine bien dégoulinante de couleurs criardes, des affiches où des squales mal détourés font la promo de la “Ferme aux requins”, une arnaque, et des machines à pinces, celles-là mêmes qui fascinaient tant ma sœur. Sauf qu’ici, elle gagnera systématiquement chaque fois qu’elle viendra me rendre visite. On pourra acheter des colliers en forme de mini planches de surf et des porte-clefs personnalisés, avec des impressions à la chaîne pour les prénoms lambda et des réalisations minute, avec ratures et tremblements, pour les autres.

Pour les commerces, on se contentera du strict nécessaire, boulangerie, épicerie, bar-tabac, et cetera. Enfin, et cetera, ce n’est pas négligeable, tout cela aura tout de même une certaine gueule. Par exemple dans le bar, on aura des tables à damier, des chaises avec assises en paille et, posée sur le zinc, dans un joli cadre, une photo dédicacée de l’acteur Terrence Hill. Dans la devanture de la poissonnerie, les homards auront les pinces détachées, et, par tendresse, la poissonnière ne les vendra jamais. Au final, ce sera plus un aquarium qu’une poissonnerie. Entrée gratuite.

Plus loin, il y aura des maisons avec des murs blancs, que l’on rafraîchira en y balançant de grands sceaux d’eau. Au-dessus de chaque porte, une couronne de fleurs séchées, pour respecter une tradition qui me plaît, même si je n’ai jamais réussi à me rappeler son nom. Partout des glycines, du mimosa, des chats.

*“Et les gens ! Et les gens ! Parle-leur des gens !”,* explose Ajchenboum, qui sait bien que si un peuple c’est une langue, un lieu n’existe que par ceux qui y habitent. Pose ton violon et prend ta guitare, collègue, voici ma pastorale.

Pour ajouter un peu d’éclat à mes murs pâles, des Italiens promèneront de-ci de-là les pages roses de la Gazetta dello Sport. Le reste des teintes sera apporté par des filles de toutes les couleurs, et les vieux du village, derniers de mes figurants, s’exclameront en les voyant passer : *“A nous les draps blancs, à nous les créatures de rêves !”,* en regrettant leur jeunesse. Et moi alors, qui suis mort, que devrais-je dire !

Maintenant les rôles-titres. L’ami Dimitri, nouveau Charon, traversera la ville à longueur de journée en moto, redessinant sans cesse le paysage, au gré de virages trop appuyés, ou carrément d’accidents. Le bruit de son moteur, c’est la musique de mon village. Planqué derrière un mur, un salop gueulera à chaque passage : *“Silence, moteur ! ».* Au centre de la place, accoudé à la fontaine, fumant une clope, je placerai mon héros, grand et beau, le regard inquiétant, qui attend.

*“Bienvenue en Europe !”* persifle “Dada” (surnom de David lorsqu’il avait 17 ans, “*en hommage au mouvement dada”*) pour souligner le manque d’exotisme de ma description. Je le reconnais bien volontiers, désolé, mais je précise que sur ma tombe, pierre blanche paumée au milieu de la lavande, des figues et des oliviers, souffle un vent d’orient laissé là par une reine. Et les μαύρα μάτια, les yeux noirs du Grec qui vient me pleurer, sont cerclés des cils sombres propres aux gens du désert.

Pour parler de ce lieu, encore quelques paroles ailées. Ici revient la grande confusion de l’enfance, le temps, quand les minutes et les heures, suivant qu’on s’amuse où qu’on s’ennuie, se confondent. Dans cette nécropole parfaite, je m’arrête. Le temps ne passe pas sur le visage du héros accoudé près de la fontaine. La moto de Dimitri n’est jamais en panne. Elle tourne, et moi, salop derrière mon mur, je continu de gueuler, planqué, *“Silence, moteur !”.*

*“Imposture, frime, incohérence du récit !”* tranche Ajch » (prononcer [hache]), visiblement lassé de son rôle de vilebrequin dans ce récit. *“Eh bien, à ton tour, à ton tour !,* l’engueule-je, *montre-nous !”.* Alors il me passe les maracas et commence son histoire, qui débute en Pologne un matin d’automne et se termine à la page 23 d’un journal new-yorkais, intéressante existence qui le vit notamment, un soir de première, s’asseoir par hasard entre Laetitia Casta et Louis Garrel, et jouer de tous les subterfuges possibles et imaginables pour faire dans un même temps comprendre, à l’un tout le bien qu’il pensait de sa carrière, et à l’autre, tout le mal.